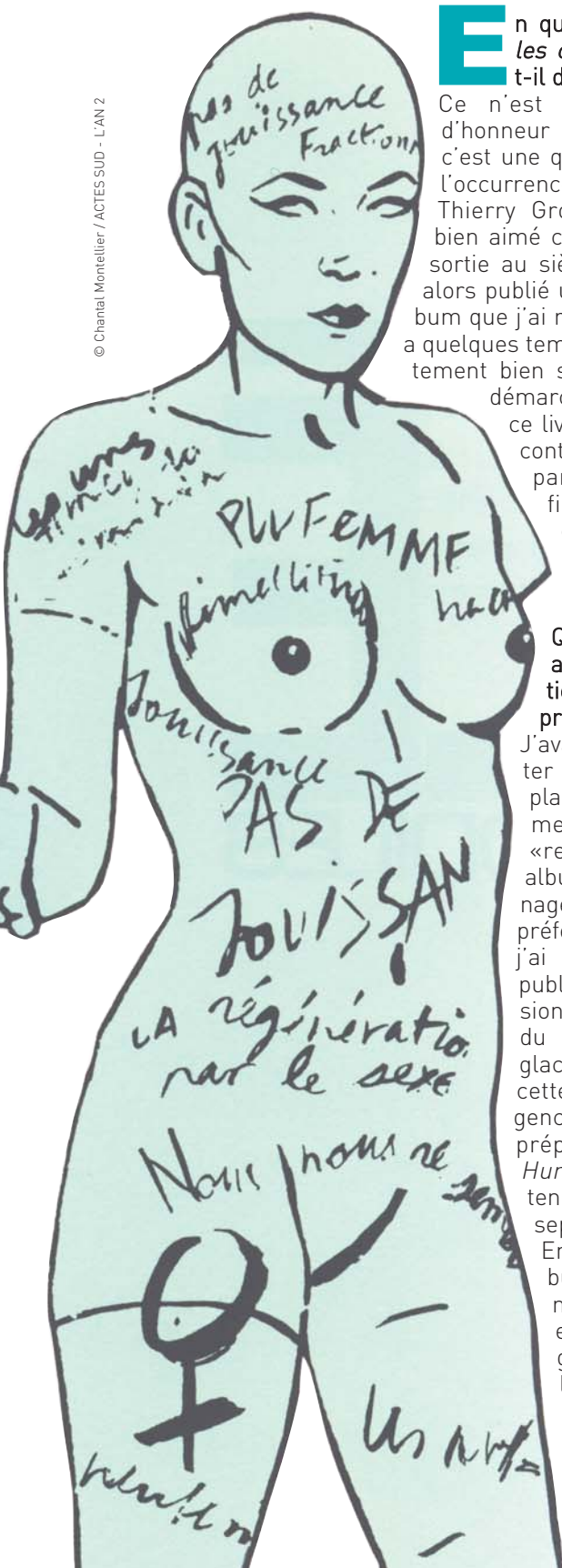


Odile et les crocodiles : un contre-feu féministe toujours ardent

Odile et les crocodiles est l'histoire d'une jeune comédienne qui, ayant subi un viol, puis l'absence de considération de la police, devient une redoutable prédatrice. L'ouvrage était publié pour la première fois en 1984 aux Humanoïdes Associés. Réédité chez Actes Sud - L'An 2 vingt-quatre ans plus tard, ce récit n'a rien perdu de sa force militante. ZOO a tenu à rencontrer Chantal Montellier à cette occasion.

© Chantal Montellier / ACTES SUD - L'AN 2



En quel honneur *Odile et les crocodiles* bénéficie-t-il d'une réédition ?

Ce n'est pas une question d'honneur ou de déshonneur, c'est une question d'intérêt, en l'occurrence celui de l'éditeur, Thierry Groensteen, qui avait bien aimé cet album lors de sa sortie au siècle dernier. Il avait alors publié une critique sur l'album que j'ai relue sur Internet il y a quelques temps : il avait manifestement bien saisi le sens de ma démarche et le contenu de ce livre. J'ai donc renoué contact avec lui pour en parler ; nous avons finalement décidé conjointement de ressortir cet ouvrage.

Quel est le travail apporté à cette édition par rapport à la précédente ?

J'avais, avant de contacter Thierry et pour mon plaisir personnel, commencé un travail de «relookage» de cet album et de ce personnage qui est un de mes préférés parmi ceux que j'ai créés. La première publication était une version *a minima* : du noir, du blanc, un bleu-vert glaciale. J'avais produit cette bande dans l'urgence puisqu'*Odile* était prépublié dans *Métal Hurlant* et que j'étais tenue de livrer six ou sept pages par mois. En refeuilletant l'album, j'y ai trouvé pas mal de maladresses et d'imperfections graphiques ; le texte, lui, se tenait mieux et je n'y ai pas touché. J'ai commencé



© Chantal Montellier / ACTES SUD - L'AN 2

à retravailler les images en quadrichromie après les avoir scannées, et j'ai donné à Odile une apparence moins dure, moins «machine à tuer». Mais hélas, faute de moyens financiers, cette démarche n'a pu aboutir et j'ai dû revenir à une version plus modeste, me contentant de retoucher ce qu'il y avait de plus maladroit. Par ailleurs, j'ai écrit une préface pour cette réédition afin d'écartier toute confusion : Odile, ce n'est pas moi, même si je lui prête certains de mes traits.

Qu'est-ce qui vous avait inspiré cette histoire à l'époque ?

De manière générale, un sentiment d'oppression. Et puis, lorsqu'on est femme et artiste, on est souvent agressée, parfois très violemment, notamment par des remarques connotées sexuellement. J'en ai été très souvent victime car exerçant mes talents dans des univers masculins, à savoir le dessin de presse et la BD politique. Le fait que j'ai été l'une des premières, pour ne pas dire la première à mettre les pieds sur ces territoires ne m'a pas attiré que des plaisirs ! J'ai même payé le prix fort, osons le dire. Autre source d'inspiration, plus précise, l'affaire Marie Marion qui avait beaucoup compté à l'époque, si ce n'est dans les médias, au moins dans les luttes des femmes. Marie, dépressive chronique, avait été «confiée» par sa famille aux bons soins d'un Hôpital Psychiatrique. Une nuit, elle s'est enfuie et a fait une très mauvaise rencontre : trois garçons que son état de vulnérabilité devait exciter... Comme ils appartenaient tous trois à de bonnes familles, c'est la femme violée, par ailleurs «malade mentale» et fugueuse, qui s'est retrouvée en position d'accusée. Les violeurs, eux, ont été disculpés. Cela avait fait scandale dans les rangs des féministes. Qu'en serait-il aujourd'hui ? Parallèlement à cela, il y eut, dans le même temps, le cas d'une étudiante américaine en vacances en

France et qui a été violée alors qu'elle faisait du stop au sortir d'une soirée très alcoolisée, seule et légèrement vêtue. Dans cette affaire-là, les trois agresseurs, eux-mêmes passablement ivres, étaient issus de milieux populaires et ont été lourdement punis. Moralité : si on se fait violer, il vaut mieux, pour obtenir justice, que ce soit par des pauvres que par des riches. Le contraste entre ces deux affaires m'avait interpellé. À l'époque, je baignais dans la chose politique au quotidien et pas seulement professionnellement. Nous n'étions pas nombreuses dans ce cas, côté dessinatrices... Il est clair pour moi que sans 1968 il n'y aurait pas de Chantal Montellier. C'est 68 qui m'a «inventée». Hélas, aujourd'hui, alors que l'on commémore le 40^e anniversaire de 68, personne ne viendra m'interviewer à ce propos ; on préfère généralement interroger des renégats qui ont «réussi». En tant que dessinatrice, j'abordais des sujets très peu traités par les dessinateurs de presse comme, par exemple, la non-application de la loi Veil dans les hôpitaux. Si j'avais encore le droit de faire du dessin politique (ce qui n'est plus le cas), j'évoquerais fortement la place de la femme dans la société sachant qu'un récent rapport d'Amnesty International indique que tous les deux ou trois jours une femme tombe sous les coups de son partenaire. Sachant qu'ils sont donnés par la police, ces chiffres pourraient être selon moi multipliés plusieurs fois.

Dans votre BD, les «crocodiles» prennent corps sous diverses formes : un psychiatre, un curé, un mentor autoproclamé, un policier, un militaire et une féministe radicale.

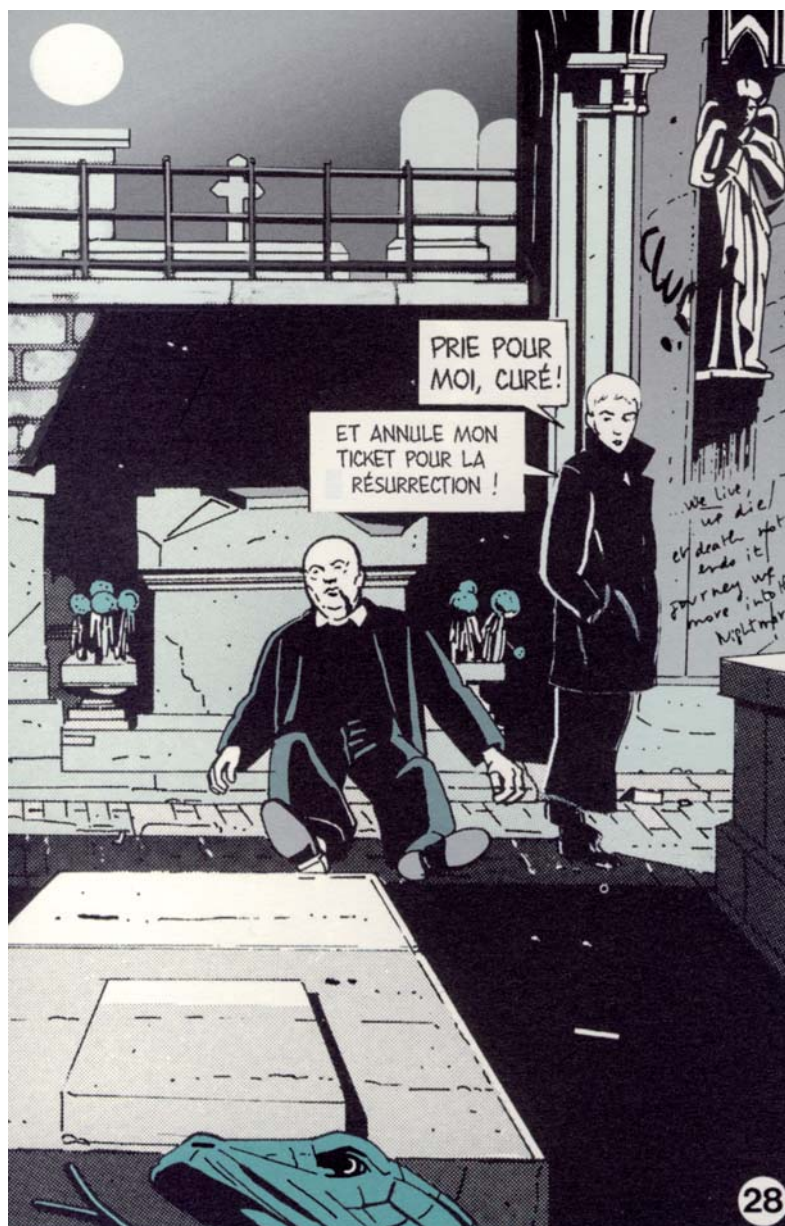
Odile règle son compte non pas aux hommes en général, comme certains l'ont dénoncé sur des sites BD que je ne nommerai pas, mais à certains d'entre eux qui se comportent en prédateurs. Chaque crocodile incarne un aspect d'un pouvoir mâle potentiellement destructeur pour les femmes. Mais au fond, Odile n'est pas vraiment une tueuse. Elle n'utilise pas un couteau de boucher, mais un coupe-papier (du temps où les livres se méritaient page par page). Cependant elle n'ouvre pas, mais coupe, car elle veut surtout faire taire les crocodiles. Couper court à leurs discours androcentrés, dominants et masturbatoires. Ils ont tous la langue très bien pendue dans cette histoire. Odile, elle, ne peut pas placer un seul mot, alors elle place autre chose ! Dans le règne dit humain, la fascination des victimes s'exerce à travers le langage qui est un instrument à double tranchant, de libération ou d'aliénation. Il y a donc une dimension symbolique très forte dans le choix de l'arme. Cet album n'est pas à prendre au premier degré, c'est une fable. Odile, c'est le petit Chaperon Rouge qui traque le loup et le neutralise. C'est aussi la chèvre de Monsieur Seguin qui se bat avec ruse contre le carnassier et qui gagne. Bref, il s'agit là d'un retournement de situation, ce qui, bien sûr, scandalise les prédateurs mâles qui n'ont pas manqué de me le faire savoir !

Comment avait été reçue cette BD lors de sa première parution ?

C'était assez contrasté. Des agressions sont venues de là où j'attendais de la solidarité et inversement. Je me suis aperçue, parfois à mes dépens, que la société est complexe et que ce ne sont pas toujours ceux qui se prétendent les plus avancés au niveau des idées qui le sont en réalité. Pour l'anecdote, je me souviens avoir été invitée en province pour une séance de dédicaces. En arrivant à la gare, j'ai aperçu plusieurs hommes et une femme qui m'attendaient avec des mannequins de couture dévêtus sous le bras. Je suis de suite repartie dans l'autre sens. Je me souviens également que l'animateur d'une radio de gauche (communiste) m'avait accueilli en me demandant sur un ton méprisant «ce que cette Odile allait faire à traîner dans les parkings». J'ai répondu avec un sourire candide qu'elle y récupérerait la voiture qu'elle y avait garée. Visiblement, le contenu de ce livre agressait certains.

Et qu'en est-il pour sa réédition ?

L'album est sorti en début d'année. J'en ai dédié quelques



exemplaires à Angoulême. Plusieurs fois, des femmes, jeunes ou non, ont ouvert le livre et l'ont refermé aussitôt, comme effrayées. À l'époque de la première édition, il y avait de la part du public féminin plus d'audace. Question de contexte politique et culturel sans doute ? Il est vrai aussi que cette BD ne rentre ni dans la frange actuelle de la bande dessinée bobo, ni dans la BD commerciale. Elle est peut-être inquiétante pour les lecteurs, car non vidée de sa dimension réaliste, sociale et politique.

En ce qui concerne les luttes féministes, quels sont les principaux changements selon vous entre 1984 et aujourd'hui ?

Il y a eu d'incontestables avancées et ensuite une forte volonté de restauration, une reprise en main par le «pouvoir mâle», comme dirait Kate Millet, l'auteur de *La politique du mâle* [*Sexual Politics*, 1970, NdlR]. Les femmes ont perdu du terrain dans beaucoup de domaines et des espaces symboliques ont disparu comme, au centre de Paris, la Librairie-Galerie des Femmes (remplacée par une boutique «Prénatal», on appréciera le message «*tais-toi et ponds !*»). Des journaux féminins (qui n'étaient pas des magazines de mode), comme par exemple la revue *Sorcière* dans laquelle écrivaient Marguerite Duras ou Hélène Cixous, ont aussi disparu. Idem pour la revue de BD féminine *Ah ! Nana*. Idem pour le Centre Simone de Beauvoir créé par Delphine Seirig au profit des femmes cinéastes. Idem pour le dessin féminin dans la presse d'information, j'en passe. Que reste-t-il de tout cela ? Je me le

demande. Les Chiennes de garde, qui n'ont pas lu Nizan, (ou alors c'est pire !) font des actions qui ne présentent à mes yeux aucun intérêt.

Après le viol dont elle est victime, puis les meurtres qu'elle commet, Odile devient sa propre héroïne en se racontant par l'écriture. Ce chapitre correspond à un moment d'interrogation sur le tandem victime/meurtrière. Il introduit une mise en perspective d'Odile par elle-même afin d'éviter de sombrer dans un récit trop binaire : n'y-t-il pas chez Odile une certaine forme de «perversité», finalement, puisque c'est elle qui, au final, devient la prédatrice suprême, celle qui mettra fin au règne des crocodiles (le temps d'un album) ?

Vous avez parrainé la remise du premier prix Artémisia cette année à Angoulême. Pensez-vous que les femmes soient sous-représentées dans la BD ?

«Marrainé» ne se dit pas ? Oui, je le pense. Il suffit de regarder les chiffres que donne, par exemple, l'ACBD¹. Les femmes en BD représentent quelque chose comme 7 %. Une seule femme a reçu le grand prix de la ville d'Angoulême en 30 ans : Florence Cestac. Il serait intéressant d'analyser pourquoi. Les femmes sont peu représentées, et lorsqu'elles avancent seules, (sans mentor, par-

rain, protecteur, gourou), elles sont souvent ignorées, voire agressées. Leur travail n'est pas toujours bien valorisé ni éclairé et elles disparaissent souvent aussi vite qu'elles sont apparues. On baigne donc dans le 9^e Art, comme dans le cinéma, dans un imaginaire au masculin, souvent hyper violent et machiste, voire infantile, ce qui ne peut qu'être dommageable pour l'évolution des mentalités et de l'imaginaire collectif, l'un allant de pair avec l'autre. La marche vers l'hominisation, la civilisation, passe aussi par la BD.


Quel rapport entretenez-vous avec le milieu de la BD ?

J'ai toujours été assez éloignée du milieu, mais il y a des personnes que j'aime beaucoup, tant du côté des éditeurs que de celui des auteurs. Parmi les jeunes éditeurs, je crois beaucoup en Thomas Gabison. Ce fut un plaisir de travailler avec lui chez Actes Sud car, ayant reçu une formation artistique, il connaît le travail de création côté production, ce qui est plus que rare dans la BD. Pour ce qui est des auteurs, je fréquente surtout ma collègue et amie Jeanne Puchol, avec laquelle j'ai créé Artémisia. C'est une très grande professionnelle qui a du talent et de l'expérience, mais bien peu de reconnaissance. J'ai aussi eu le plaisir de faire la connaissance de Marguerite Aboutet, scénariste d'*Aya de Yopougon*, une personne délicieuse et très douée.

Quels sont vos travaux actuels ?

Une BD très personnelle intitulée *L'Inscription*, entre Kafka et Lewis Carroll, une envie d'adapter *Frankenstein* et puis j'espère pouvoir me mettre très vite à la version française de mon adaptation du *Procès* de Kafka qui vient de sortir en Grande-Bretagne et aux États-Unis. S'il me reste du temps, j'essaierai de faire avancer mon récit autobiographique, un peu en panne en ce moment.

¹Association des Critiques et des journalistes de Bande Dessinée
PROPOS RECUEILLIS PAR OLIVIER PISELLA

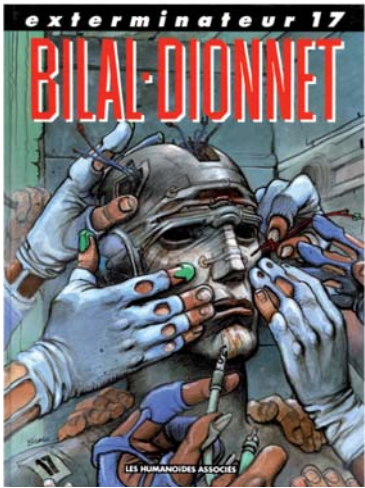


ODILE ET LES CROCODILES
DE CHANTAL MONTELLIER
64 P. COULEURS
COUVERTURE SOUPLE
22 X 30 CM
ACTES SUD - L'AN 2
19,50 €

Exterminateur 17

Prépublié dans les débuts du mythique Métal Hurlant des Humanoïdes Associés, Exterminateur 17, un grand récit de science-fiction, fête ses 30 ans en grande pompe chez... Casterman. L'occasion de laisser longuement la parole à Jean-Pierre Dionnet, son scénariste, mais aussi cofondateur de la revue et producteur de cinéma.

«**E**xterminateur 17 a effectivement 30 ans et un lourd passé derrière lui. Dans le non moins mythique journal *Snark*, qui n'avait pas abouti, les deux premières planches d'*Exterminateur 17* étaient déjà là, différentes. Si je me souviens bien, j'avais proposé auparavant l'histoire à *Pilote*, qui l'avait refusée. Ce n'était donc pas moi qui m'opposais aux autres éditeurs mais les autres éditeurs qui ne croyaient pas trop à ce que je voulais faire. Je ne jetterai pas la pierre à René Goscinny. Il avait une vision très claire des choses et, un peu avant mon départ, m'avait dit tranquillement qu'il y avait déjà trop de science-fiction dans *Pilote*, que le journal commençait à en être déséquilibré et qu'il faudrait peut-être faire un journal de bande dessinée de science-fiction dont j'aurais pu être le rédacteur en chef, pour abriter toutes ces nouveautés. Heureusement, il ne m'en a jamais reparlé car sinon je n'aurais pas créé *Métal Hurlant*. Pour la petite histoire, la bande fit



sensation à l'époque aux États-Unis et un jeune metteur en scène qui venait de faire deux ou trois films qui avaient «marchotté», Michael Mann, prit une option dessus. Puis, voyant que c'était un budget faramineux, reporta l'idée de le faire et réalisa à la place *La Forteresse noire*, un drôle de film avec des nazis et un monstre dont, d'ailleurs, il confia le design à Bilal. Le film ne marcha pas du tout et pendant 15 ans, il disparut du cinéma pour lancer *Miami Vice*. On sait le retour qu'il a fait depuis, il avait donc les mêmes problèmes que nous, Humanoïdes, à sa manière. Pour la petite histoire aussi, ce fut la bande dessinée qui donna à Otomo – il le dit d'ailleurs assez facilement – l'idée de *Akira*. Il y a d'ailleurs une case avec un «17» quand Tetsuo se promène dans les laboratoires souterrains, et qui est un hommage direct.

Renaissances

Deux ou trois fois, j'ai voulu ressusciter *Exterminateur 17* car je pensais qu'il y avait encore des choses à faire. La première fois, c'était avec Serge Clerc, mais l'essai ne fut pas concluant même s'il était fort beau car Serge était déjà parti dans une direction ligne claire à l'opposé de ce que je voyais en *Space Opera*. Dommage car c'était plutôt pas mal. Ensuite, et beaucoup plus tard, j'ai demandé à Fred Beltran de faire un essai et j'ai cru pendant longtemps qu'il m'avait snobé. Plus tard encore, lisant une interview de Beltran dans une revue de bande dessinée, j'ai vu une

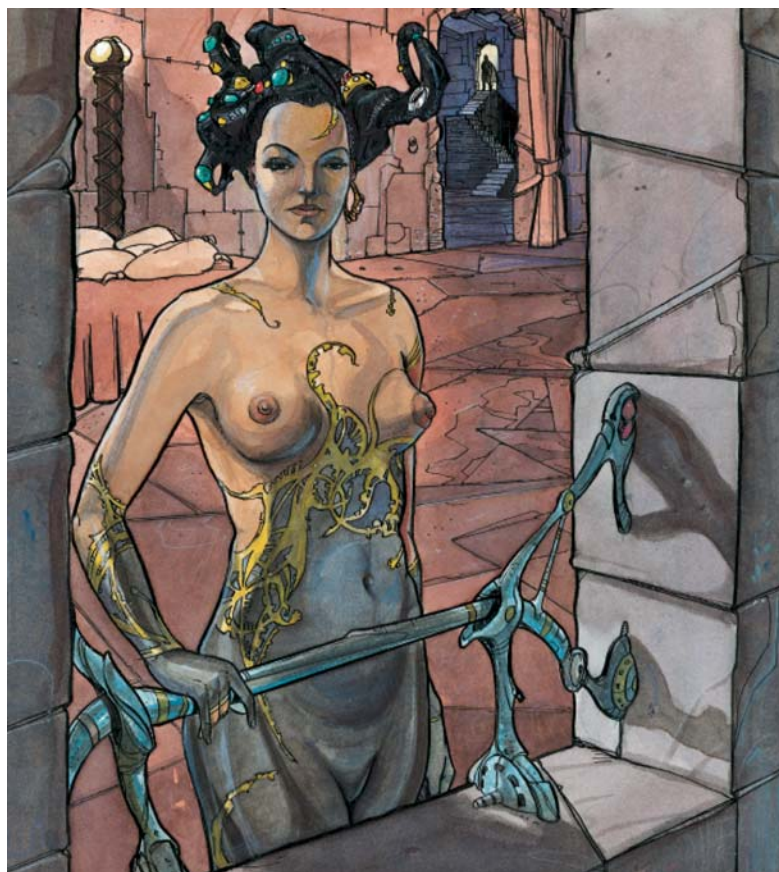
très jolie planche d'*Exterminateur 17*. Il disait qu'il n'avait pas eu le courage de me la proposer, pensant ne pas être digne de succéder à Bilal. Il aurait pu me demander mon avis. Enfin, j'ai confié un certain nombre de planches de Laurent Theureau qui avait, lui, pris dignement la succession de Bilal, des dessins préalables, des portraits du héros, deux planches aux Humanoïdes Associés. Je ne sais pas ce qui s'est passé car quelqu'un aux Humanos – je préfère ne pas me souvenir qui – m'a dit que ce n'était pas ce qu'ils souhaitaient et plus tard encore, quand j'ai montré les planches à Fabrice Giger, il m'a demandé pourquoi on ne l'avait pas publié... Pour la petite histoire toujours, un producteur m'avait demandé à l'époque l'option à son tour. Il laissa tomber le film mais il produisit un film qui s'appelait *RoboCop*. Les ressemblances entre ce type mort qui renaît dans un corps de robot exterminateur me parurent évidentes, le film de Verhoeven formidable, mais je n'allais pas faire un procès à des Américains. D'autres l'ont fait avec les résultats qu'on connaît, beaucoup d'argent dépensé et même si on gagne, on ne gagne pas grand-chose. De toute manière, je dirais que, si cela se trouve, Verhoeven n'était pas au courant et a eu la même idée car les idées appartiennent heureusement à tout le monde.

La trilogie d'Ellis

Il y a donc le premier volume avec Bilal. Il y a un volume intermédiaire que je ferai un jour, qui se passe à Venise et qui raconte le premier grand amour d'*Exterminateur 17*, revenu sur terre, adulé comme une idole rock mais souvent par des gens un peu bizarres, fascinés par son côté mi-humain, mi-machine et qui tombera amoureux d'une femme admirable. Hélas, l'histoire va mal finir et c'est pour cela que dans le tome 1 de la trilogie d'Ellis, il descend dans une cave entre les flammes et revient, ayant décidé d'accepter la mission. Je ne peux pas vous en dire plus. La trilogie d'Ellis se termine et on voit *Exterminateur 17*, victorieux, avec un étrange médaillon. Ce médaillon lui permettra de savoir où sont les exterminateurs. Il va les retrouver. Et en deux ou trois tomes, il va découvrir d'abord les apparences. Loin de tous et loin du monde, il y a des exterminateurs qui mènent une vie idyllique et parfaite, ayant recréé une nouvelle humanité, mais encore une fois, ce ne sont que les apparences car plus loin, il y a d'autres exterminateurs qui ont créé, eux, une espèce de société mercenaire à louer sur le modèle spartiate. Je sais que c'est à la mode, que j'arrive trop tard, mais d'un autre côté, l'Histoire est dans le domaine public et surtout, dans l'histoire, E17 découvrira qu'une société militaire et militariste peut être à la fois effrayante et belle. Mais ce n'est pas la fin car, au-delà, il y a d'autres androïdes qui ont choisi une voie plus étrange, s'éloignant de l'humanité. L'ensemble sera l'objet, je pense, de deux ou trois volumes. Je suis en train de les découper et j'attends d'être sûr du dessinateur qui pourrait faire cela et qui, d'ailleurs, est un droit descendant de Bilal (il fut une de ses influences avec Alex Raymond). Le nom, je ne vous le dirai pas pour l'instant.

Dernier volet de la trilogie

La trilogie d'Ellis avec Baranko a été une drôle d'aventure car l'histoire était censée se passer dans la Sicile du *Guépard*, dans un monde parallèle, et j'ai mis du temps à réaliser que, pour Baranko, *Le Guépard*, si l'on peut dire, c'était du Chinois. Mais cela a été intéressant car, au lieu de fresques de l'Otto-Cento, il a dessiné une espèce de monde bizarre qui doit s'inspirer de son passé slave ; et je trouve que cela fonctionne très bien, avec un côté quasi *lovecraftien*. Si j'avais dû trouver une *catch line* pour le vendre à des Américains, j'aurais dit :



© Laurent Theureau

«*Exterminateur 17 meets the godfather !*» Évidemment, c'était l'idée de départ et bien sûr, le résultat est très différent. On verra avec le troisième tome, la série étant bouclée, que notre «pauvre exterminateur» peut quand même être facile à manipuler... comme beaucoup de puissants de ce monde. Ensuite, j'enchaînerai avec la nouvelle trilogie (cela ne devrait pas tarder) et puis j'aimerais bien faire le volume 1 bis, puis trouver une autre idée mais je pense que cela ne me viendra qu'après.

Mon grand regret : est de n'avoir livré le scénario à Bilal, à l'époque, qu'au compte-gouttes, si bien qu'il a eu largement le temps de faire les premières planches en y réfléchissant beaucoup mais qu'ensuite, il a dû lutter pour avoir les dernières car il devait commencer à travailler avec Christin. D'un autre côté, cela ne se voit pas, mais je sais qu'en reparlant avec Enki il y a deux ou trois ans lors d'un festival, je lui ai dit que je me remettait à la bande dessinée. Il m'a répondu – je préférerais oublier – : «*Oui, mais est-ce que tu livreras le scénario ?*»

Maintenant, c'est un peu le contraire, puisque sur certains projets que j'ai en cours, non seulement je fais le scénario intégral en amont, mais je fais même dessiner les planches de tout un album avant de proposer une série. C'est mon problème, je passe toujours d'un extrême à l'autre. Ce que j'attends aussi, c'est le verdict du public, c'est-à-dire savoir si, Bilal aidant (il a pris maintenant la place qu'il méritait), *Exterminateur 17* est toujours d'actualité. De cela, je suis persuadé, car je vais souvent à des congrès scientifiques sur la robotique, les androïdes, le clonage et les modifications corporelles : j'y suis invité en tant que naïf mais les savants me disent que mes théories poétiques ne sont pas loin de leurs théories scientifiques... Comme quoi !»

PROPOS RECUEILLIS PAR CHRISTIAN MARMONNIER

Exterminateur 17

Tome 1, avec Bilal, 64 pages

Tomes 2 et 3, avec Baranko, 64 pages

Tome 4 (nouveau), avec Baranko, 56 pages

13,95 € l'album



© Serge Clerc